

ACTUALITÉS



LES TROUPES ALLEMANDES ONT QUITTÉ L'ESPAGNE. — A LEON (Espagne du Nord) une grande parade a eu lieu à l'occasion du départ des troupes allemandes, qui regagnent leur pays après avoir combattu deux ans pour Franco. Voici le drapeau des « volontaires » de la Légion allemande au cours de la cérémonie du départ (S. A. F. A. R. A.).



QUAND LE ROI PIERRE II INSPECTE SA GARDE. — Le Roi Pierre II de Yougo-Slavie porte pour la première fois un chapeau haut de forme. (Photo N. Y. T.).



LE MEETING AERIEN DE SAINT-GERMAIN. — Le planeur du Français Ivernel en vol. (Photo N. Y. T.).



UN JOLI GROUPE DE POLONAIS, revêtus du costume national se préparant à offrir le pittoresque spectacle de scènes et danses nationales à M. l'Ambassadeur de Pologne, J. Lukasiewicz, qui, lundi sur le Stade Bollaert, à Lens, présidait les fêtes sportives de la Jeunesse Polonoise en présence de plus de 30.000 spectateurs. (Photo Réveil).



LA LUTTE CONTRE L'INCENDIE. — A Haackney, sur la Tamise, des miliciens pompiers auxiliaires britanniques pendant une démonstration de leur bateau-pompe devant la foule des Londoniens intéressés. (Photo N. Y. T.).



Femmes qui supportez le pesant fardeau de quotidiennes souffrances physiques... vous qui ne connaissez ni trêve ni répit... trop nombreuses de par le monde... Ne soyez pas injustes... n'accusez pas, d'office, un destin que vous estimez cruel et implacable... Faites un retour sur vous-mêmes...

Avez-vous eu l'élémentaire prudence de prendre le mal à son début... [Vous êtes-vous soignées? Vous soignez-vous? Ne désespérez jamais, tant que vous n'avez pas encore pris de la JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY. Vous direz bientôt... comme toutes celles qui en font usage : La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY, c'est le salut de la Femme... aucun autre produit ne peut la remplacer.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY, préparée aux Laboratoires Mag. DUMONTIER, à Rouen, se trouve dans toutes les pharmacies.

PRIX. - Le flacon (Liquide ou Pilules) : 12 fr. 75 taxes comprises

Bien exiger la véritable JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY, qui doit porter le portrait de l'ABBÉ SOURY, et, en rouge, la signature : Mag. DUMONTIER.

FILLES PAUVRES

par MARIE DE WAILLY

— Tu sais que le lynch devait réunir les deux mariages chez mon beau-frère... mais je ne me trompe pas... c'est M. Morlay dans cette maison... là... en face... Qui donc habite cet appartement, Berthe ?
— Comment, c'est toi, Parisienne, qui me poses une semblable question ?
— C'est vrai, je suis sotte. Voyons je connais cette tournure, j'ai vu ce visage quelque part... c'est le prince de Saint-Aubère.
En effet, c'était bien l'ami de l'opticien, qui occupait l'entresol d'une maison de construction récente et qui, en ce moment, toutes fenêtres ouvertes recevait son cher... son excellent ami Morlay.
C'était la première fois que le père de Louise venait chez le gentilhomme, et après s'être émerveillé sur une installation qui méritait l'admiration d'un critique plus visé que le

brave homme, qui venait de se jeter dans un fauteuil du fumoir, en s'écriant :
— Conçois-tu cela, mon cher, depuis que Louise voyage avec son médecin des fous, elle m'oublie elle m'écrit à peine... des cartes postales. La dernière lettre avait six lignes et elle m'annonçait que dans sept mois je serais grand-père. Tout cela n'a pas le sens commun, vous en conviendrez ?
— Mais, au contraire, c'est tout naturel, mon excellent bon...
— Naturel... naturel... naturellement c'est naturel, mais justement c'est trop naturel, et Louise qui adore le monde, les fêtes, les soirées, les théâtres je la vois avec un mioche sur les bras quand elle ira au bal.
— Et les nurses... quand s'attentent-elles ?
— Les quoi ?... ah, oui, un de ces diables de mots chics qui estropient notre beau français ; vous riez, prince,

que voulez-vous, mes millions ne m'ont pas dégoûté. Je parle à la bonne franquette, j'agis de même, je dis des bêtises, quelquefois je fais des bêtises souvent, je ne suis qu'un ouvrier enrichi, élevé à la commune, fils d'un balayer des rues et d'une marchande des quatre saisons qui se sont saignées aux quatre veines, les pauvres vieux, pour me donner un état. J'étais ouvrier opticien, puis en me mariant à la fille d'un blanchisseur, j'ai eu quelques sous qui m'ont permis de m'établir à mon compte... j'ai travaillé, la guerre m'a enrichi, j'ai des millions et je me fiche de ceux qui rient de moi.
— Voilà une profession de foi comme je les aime.
— Et vous, vous êtes un type qui me botte. Les imbéciles du monde me saluent plus bas quand ils savent que je suis l'ami du prince de Saint-Aubère. Que vous soyez prince, ça me fait une belle jambe, mais que vous soyez un gentil garçon, ça me va mieux. Alors pour Louise, vous me disiez que... ?
— Qu'une nurse élèverait l'enfant de madame Sommerand qui serait, de la sorte, parfaitement libre d'aller dans le monde autant qu'il lui plaisait.
L'opticien poussa un soupir.
— Système de gens huppés. Louise a été élevée par sa mère qui était une brave femme, économe, travailleuse et dure à la fatigue. C'est vrai que nous n'étions pas millionnaires.
Il acheva dans un rire sonore.
— Cela nous évitait les visites comme celles que j'ai reçues le jour du mariage de ma fille.

En effet, mon excellent ami, j'ai entendu parler de cela. Voyons, qu'y a-t-il eu, en somme ?
— Vous savez qu'on avait réuni les lynch... les lynchés des Maghod et le nôtre et pendant que nous nous enfilions des bols de bouillon, des coupes de champagne, des tartines de foie gras et le reste, on cambriolait mon hôtel.
— Alors, c'est bien réel ?
— Je vous crois que c'est réel, bibelots, tableaux, argenterie... ah, les brigands... Cependant, j'avais acheté des prix fous des petites machines que je trouvais très bien, des tableaux qui m'avaient été vendus pour des Vinci, des Corot, eh bien, mon cher, les cambrioleurs les ont laissés, ce qui fait dire au jaloux que tout cela n'avait pas de valeur, comme si les antiquaires à qui je les ai achetés ne connaissent pas leur métier.
— Par exemple, vous m'avez fait acquérir de vieilles faïences que je ne trouvais pas belles du tout, des étains, des pièces d'argenterie bosselées et des tableaux, guère épatant, soit dit sans vous offenser, tenez, vous vous rappelez un vieux tableau noir, craquelé avec le Christ et des femmes qui pleurent...
— Le Rubens ?
— Enlevé, mon cher, avec les assiettes cassées, les étains non rétamés et la batterie de cuisine en argent à bosses et puis le bonhomme qui se bat avec le diable.
— Le Saint-Michel de Raphaël Sordani ?
— Disparu... et le petit tableau où

dansaient de travers trois arbres mal peignés.
— Le Ruydaël ?
— Macache, capout, envolé avec le reste. Ma foi, mon cher prince, je vous avoue que je ne regrette pas toutes ces horreurs. Vous me disiez que c'était beau et chic, comme c'était surtout cher, et que je suis riche, j'achetais, tout en trouvant tout cela affreux.
— Ils sont partis... bon voyage...
— Ah, j'oubliais, vous souvenez-vous de ce sale et vieux bouquin écrit en latin que vous m'avez fait payer une somme folle, sous prétexte que c'était rare ?
— Fichire, mon excellent bon je le crois bien, c'était l'histoire des Goths par Jornandès que certains nomment Jordanès, en tout cas, le fameux historien goth du VI^e siècle, une édition rarissime.
— Elle court, votre rarissime ?
— Quoi, volée...
— Archivisée, et c'est ce que je réclame le moins.
Sur le moment j'étais furieux, car enfin tout cela représente une somme, mais en réfléchissant au choix de mes valeurs, je me suis dit, en définitive, que c'étaient des braves gens qui m'avaient débarrassé d'un tas d'horribles choses que je détestais.
— Si vous le prenez de cette manière...
— Faut pas s'en faire, cher prince.
— Vous avez pardieu raison, mon excellent bon un cigare ?
— Volontiers.

CHAPITRE XVI
Par son mariage avec Maghod, Jacqueline n'avait vu qu'une chose. La fortune. La pauvre femme payait cruellement sa folie.
Le banquier ressentait toujours la même passion effrénée pour sa jeune belle-sœur, installée à l'hôtel de José avec sa mère, demeurait, la plupart du temps, dans son appartement ou passait des journées entières auprès de son amie Berthe Balvin.
Reçue comme la plus tendre des sœurs par la jeune femme, comme l'ami chèrement affectionné par le capitaine, adorée du petit Robert, Ginette aimait cet intérieur, calme, coquet, accueillant, où sa vie était outée d'une bonne et franche amitié, où la devinant malheureuse on l'entourait de bontés délicates, sans jamais chercher à pénétrer son secret.
Son secret... la pauvre fille en avait un qui lui était une double douleur. Elle avait aimé Georges Sommerand comme peut aimer une vierge de dix-huit ans, avec toutes les illusions d'un cœur qui ignore la vie et elle avait souffert atrocement de découvrir en l'efflu une âme vénale.
Le mépris tue l'amour, affirme-t-on. C'est possible, mais il n'empêche pas la souffrance.
La peine la plus cruelle de Ginette était le mariage de sa sœur avec Maghod.

A côté de l'indignation douloureuse que lui avait causé cette union, l'enfant quoique bien ignorant du cœur masculin, se rendait compte que son beau-frère l'aimait toujours de la même saveur et monstrueuse passion.
Quand Mme Nipce avait déclaré qu'elles allaient quitter l'appartement de la rue Boissière pour habiter une salle de l'hôtel du banquier, Ginette avait supplié sa mère de changer de détermination.
La veuve avait été inflexible.
Cette solution flétait bien trop ses goûts de faste pour qu'elle y renonçât.
La jeune fille avait pris possession du petit logis que son beau-frère mettait à sa disposition et, malgré l'indignation de sa mère, avait fait placer à sa porte un solide verrou.
Elle passait de longues heures chez elle, à lire, à travailler, elle cousait beaucoup pour des œuvres de charité, ou encore elle s'en allait retrouver son amie Berthe.
Assises dans le minuscule salon de l'avenue Emile-Zola, une broderie ou une couture aux doigts, les deux femmes s'activaient à la confection de la layette du bébé qui allait venir.
Quelquefois, la veuve du commandant Taverny venait partager leurs travaux et leur causerie.
Habitant la rue du Commerce, la vieille dame déclarait, en riant, qu'elle venait voisiner.
Parfois, le soir, son fils accompagnait le capitaine Balvin à son retour.
(A suivre)